

tessa

hadley

occasions tardives

TESSA HADLEY

OCCASIONS TARDIVES

Alexandr et Christine, Lydia et Zachary partagent une amitié très intime depuis leur rencontre alors qu'ils avaient 20 ans. Trente ans plus tard, Alex et Christine reçoivent un appel bouleversé de Lydia : Zach est mort. Ce décès les touche profondément : tous s'accordent pour dire que Zach était le plus sain et le plus gentil d'entre eux, celui qu'ils ne pouvaient se permettre de perdre. Plutôt que de les rapprocher, la perte de Zach déforme leur relation, faisant remonter à la surface les enchevêtrements passés, les griefs tus. Ce qui aurait pu les réunir se transforme alors en colère et amertume.

Occasions tardives explore les entrelacs des relations les plus intimes. Sous la surface des arrangements et compromis de l'existence reposent d'autres configurations, différentes, insondables, qui, bien que semblant appartenir au passé, demeurent la trame essentielle des amitiés et des amours unissant ces quatre protagonistes. Et quand un fil rompt, tout se détricote, la trame réaffirme sa présence.

OCCASIONS TARDIVES

*du même auteur
chez Christian Bourgois*

LE PASSÉ

*du même auteur
en numérique*

LE PASSÉ

TESSA HADLEY

OCCASIONS
TARDIVES

Traduit de l'anglais
par Aurélie TRONCHET

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Titre original:
Late In The Day

© 2019 by Tessa Hadley
© Christian Bourgois éditeur, 2019,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-267-03170-6

1

Quand le téléphone a sonné, ils écoutaient de la musique. C'était un soir d'été, il était 21 heures. Ils avaient fini de dîner et Christine, assise, les pieds coincés sous elle sur le fauteuil, écoutait avec intensité; elle reconnaissait la musique sans pouvoir dire ce que c'était. Alex l'avait choisie sans la consulter et, à présent, elle s'entêtait à ne pas lui demander – il éprouvait trop de plaisir à connaître ce qu'elle ne connaissait pas. Il était allongé sur la banquette de la fenêtre en saillie, un livre ouvert dans la main, il ne lisait pas, le livre reposait sur son torse; il contemplait le ciel au dehors. Leur appartement se trouvait au premier étage, et la fenêtre du salon donnait sur une large rue bordée de platanes. Une volée de perruches provenant du parc traversa le ciel de la fenêtre, et l'obscurité brun-pourpre du hêtre voisin fumait sur fond de ciel turquoise, avalant la dernière lueur du jour. Un oiseau noir, dont la silhouette, bec ouvert, se dessinait sur une branche, paraissait chanter, mais la musique couvrait ses trilles.

C'était le téléphone fixe qui sonnait. Christine s'arracha à la musique; elle se leva en regardant tout

autour d'elle pour déterminer où ils avaient laissé le combiné, la dernière fois qu'ils s'en étaient servis – probablement quelque part dans la pièce, parmi les piles de livres et de papiers. Peut-être dans la cuisine avec la vaisselle? Alex ignora la sonnerie, ou montra uniquement qu'il l'avait entendue d'une petite tension agacée du visage – toujours cette expressivité fluide, étrangère, parce que ses yeux étaient si sombres, soulignés comme s'ils étaient peints. Avec l'âge, cela devenait de plus en plus frappant, et un éclat filtrait de sa chevelure qui, autrefois, avait été de la couleur de l'or sombre terni.

Il était plus probable que l'appel provienne de la mère de Christine que de celle d'Alex – ou ce pouvait être leur fille Isobel, et Christine souhaitait lui parler. Abandonnant l'idée de mettre la main sur le combiné, sans prendre la peine de glisser ses pieds nus dans ses espadrilles, elle se précipita dans l'escalier, grimant les marches deux par deux – elle en était encore capable – jusqu'à l'endroit où se trouvait le téléphone, dans leur chambre au grenier. La musique continua de jouer sans elle dans la pièce qu'elle quitta, Schubert ou autre chose, et, quand Christine se laissa tomber sur le bord du lit pour répondre à bout de souffle au téléphone, elle percevait encore la douce dégringolade des notes décroissantes. Cette chambre qu'ils avaient aménagée sous les angles aigus du toit gardait toute la chaleur de la journée et était emplie d'odeurs – gaz de pots d'échappement, chèvrefeuille du jardin en contrebas, tapis poussiéreux, livres, son parfum et sa crème pour le visage, la légère et caduque odeur de leurs corps sur les draps. Les gravures, photographies et dessins sur les murs – des

travaux d'elle, pour certains – avaient disparu dans les ombres, effacés, et seules leurs formes encadrées ressortaient sur la peinture blanche des cloisons. Par la lucarne ouverte, elle entendait désormais l'oiseau noir.

La douceur.

— Oui ?

Il y eut des bruits confus à l'autre bout de la ligne, comme si l'appel était passé depuis un endroit public, telle une gare, où il était difficile de parler. Quelqu'un la demandait avec intensité.

— Tu m'entends ?

— C'est toi, Lyd ?

Christine se sentit sourire agréablement, paraître conviviale même si on ne pouvait la voir, assise sur le lit bas, les genoux pressés l'un contre l'autre. Elle pensa que Lydia devait avoir bu, ce qui n'était pas sans précédent. Elle avait la voix lourde, inarticulée, comme si quelque chose avait lâché.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je suis à l'hôpital, cria Lydia. Il est arrivé quelque chose.

— Qu'est-il arrivé ?

— C'est Zachary. Il a eu un malaise au travail.

La chambre trembla puis son immobilité s'ajusta, quelques grains de poussière tombèrent en tournoyant depuis le plafond. Que quelque chose ait pu blesser Zachary, c'était du jamais-vu. Zachary était un roc, il n'était jamais malade. Non, pas aussi insensible qu'un roc : un géant joyeux à la belle foulée, débordant de torrents d'énergie. Christine déclara qu'elle allait tout de suite appeler un taxi, qu'elle serait près de Lydia dans une demi-heure, au plus tard.

— Quel hôpital? Dans quel service dois-je aller?
 Quel est son problème exactement?

— C'est son cœur.

— Il a eu une crise cardiaque?

— Ils ne savent pas vraiment, répondit Lydia. Mais ils pensent que c'est son cœur. Apparemment, il était dans son bureau à la galerie, tout allait bien, il parlait avec Jane Ogden d'une nouvelle exposition et, la minute suivante, il s'est écroulé. Il a percuté le bureau, il a tout emporté avec lui. Il s'est peut-être cogné la tête en percutant le bureau.

— Et qu'est-ce qui se passe maintenant? Ils vont l'opérer?

— Pourquoi tu n'écoutes pas, Christine? Je t'ai dit qu'il était mort.

En allant l'apprendre à Alex, Christine marqua une pause devant la porte ouverte de son atelier, où les formes de son travail attendaient fidèlement après elle dans le crépuscule: bouteilles d'encre, tubes de peinture déformés, le pot en porcelaine de Chine contenant ses crayons et ses pinceaux, le tableau d'affichage où étaient punaisées des cartes postales et des images déchirées dans des magazines, des plumes, des torchons tachés, des morceaux de vieux plastique. Des feuilles de papier crème épais, étalées sur son bureau, attendaient son empreinte; des toiles apprêtées étaient empilées contre le mur, des travaux en cours étaient posés sur le chevalet ou fixés sur des planches. Chaque matin, elle entrait sur la scène de sa pratique comme si elle se rendait à une célébration religieuse, s'adonnant à de petits rituels dont elle n'avait jamais parlé à personne. Ce qu'elle

désirait le plus, ces jours-là, c'était travailler en ce lieu – debout devant le chevalet ou à son bureau, la tête et les épaules voûtées au-dessus du papier, concentrée, absorbée dans l'imitation des formes, ses inventions. Mais à présent, l'idée même de ce travail – le point fixe lui servant de repère pour se guider – lui donnait la nausée. Il paraissait faux, le projet poisseux de sa propre vanité : elle referma vite la porte sur ce décor. Puis elle la rouvrit – il y avait une clé dans la serrure, elle la tournait parfois quand elle souhaitait ne pas être dérangée. Elle la sortit de la serrure et verrouilla l'atelier de l'extérieur, puis elle glissa la clé dans la poche de son jean.

La musique jouait toujours dans la pièce du devant.

— C'était ta mère ? demanda Alex.

Le cœur de Christine se mit à marteler fort dans sa poitrine, elle ne savait pas si elle était capable de parler. C'était terrible de devoir gâcher le bonheur d'Alex avec ces nouvelles, elle était debout près de lui, là où il était appuyé contre les coussins de la banquette, paisiblement – ou pas moins paisiblement que d'ordinaire.

— C'était Lydia.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Alex, il faut que je te dise. Zachary a eu une crise cardiaque. Il semblerait que ce soit une crise cardiaque.

— Non.

— Il est mort, il est parti.

Un instant, Alex s'exposa au regard de sa femme dans la brutalité de son état de choc, saisissant sur le rouge éclatant des coussins.

— Oh non, c'est une plaisanterie. Non.

Il paraissait d'habitude si accompli et inaccessible, avec son énergie compacte et flexible, la mâchoire forte et pugnace, la tête bien faite, alerte et sensuelle telle celle d'un empereur.

— Elle m'a appelée de l'hôpital. Je vais la retrouver. J'ai appelé un taxi.

Son livre tomba sur le sol et il se leva dans la pièce de plus en plus sombre.

— Ce n'est pas vrai. Que s'est-il passé?

— Une minute, il était à son bureau à la galerie, il parlait à Jane Ogden, il allait parfaitement bien et, la minute suivante, il s'est écroulé, il s'est peut-être cogné la tête, tout a volé autour de lui. Hannah a tenté un massage cardiaque, les secours ont tout essayé. Il était mort avant qu'ils arrivent à l'hôpital. Jane a dû appeler Lydia, elle était en train de faire des courses.

— À quelle heure est-ce arrivé?

Christine n'était pas certaine, dans l'après-midi ou en début de soirée.

— Je n'arrive pas à y croire, dit Alex.

— Non, c'est impossible. Quand je l'ai vu ce week-end, il allait bien.

— Je sais. C'est impossible.

Lorsque Christine bougea pour aller éteindre la musique sur le lecteur CD, il lui demanda d'attendre, c'était presque la fin du morceau.

— Laisse-le jusqu'au bout.

Il posa les mains sur les épaules de Christine pour la retenir, la reconforter. Son contact était bon, seulement elle ne se permettait pas de le sentir. Ils se faisaient face. Alex était trapu, de taille moyenne – elle

mesurait peut-être deux ou trois centimètres de plus que lui, même pieds nus, il n'avait jamais voulu le croire. Tout d'abord, elle s'agaça qu'il la maintienne en place.

— Je dois me dépêcher. Je ne sais pas si elle est toute seule à l'hôpital.

— Le taxi n'est pas encore arrivé, attends. Écoute.

Cela paraissait artificiel et forcé, attendre la fin du morceau. Christine réfléchissait à toute allure et elle ne pouvait entendre la musique, elle détestait ce qu'elle offrait de complexité et de beauté. Puis elle céda peu à peu, sous le poids ferme des mains d'Alex, au violon, au piano et au violoncelle alors qu'ils se pressaient vers le final. Les instruments déverrouillèrent une crispation en elle. Elle prit conscience qu'elle serrait les bras sur sa poitrine comme pour se protéger, ou pour bien se fermer ; au moins, ils n'avaient pas allumé les lampes. Ils se tenaient l'un à l'autre. Il y avait des larmes sur le visage d'Alex, il pleurait facilement. Il avait un don pour les cérémonies qu'elle n'avait pas, les cérémonies la mettaient dans l'embarras. Ce moment présent paraissait solennel, et la conscience de Christine se tut et marqua une pause. Elle pensa franchement à Zachary pour la première fois, la réalité de ce qu'il était. Mais ce n'était pas supportable.

— Laisse-moi venir avec toi à l'hôpital, dit Alex. Je vais t'y conduire.

Christine y songea.

— Non, il vaut mieux que j'y aille seule. Qu'on ne soit que toutes les deux, au début. Je vais la ramener ici. Tu pourrais lui préparer le lit.

Elle s'était imaginée courir dans les couloirs de l'hôpital à la recherche de Lydia, qui pouvait se trouver auprès du corps de Zach, derrière des rideaux tirés, ou qui avait pu être conduite dans une pièce à l'écart destinée aux récents endeuillés. Mais dès que Christine passa les portes vitrées de l'entrée principale de l'hôpital, Lydia se leva d'une des chaises en plastique bleu disposées en rangées devant le bureau de la réception, où elle était assise parmi d'autres personnes qui patientaient. Elle affichait son air de reine contrariée, hautaine et exceptionnelle dans sa veste de velours bleu ciel pourvue d'un col en fausse fourrure de léopard; quand Christine se précipita pour la serrer dans ses bras, les gens se tournèrent pour observer. On prenait souvent Lydia pour une célébrité. Voluptueuse, les cheveux bouclés couleur miel et la lèvre inférieure gonflée et boudeuse, elle accordait un très grand soin à son maquillage et ses vêtements pour obtenir cette apparence artistique, sexy et théâtrale. Sa peau pâle était bleutée d'ombres, tel le lait écrémé.

— Où étais-tu? Ça fait des heures que j'attends!

— Une demi-heure seulement. Il a fallu que j'appelle un taxi.

Christine prit conscience qu'elle avait redouté cette rencontre, s'imaginant que Lydia serait, en quelque sorte, rendue plus dominatrice par le choc de la mort de Zachary: elle avait désormais honte, était frappée par la pitié, parce que Lydia paraissait simplement au mauvais endroit et perdue. Étreignant son amie, elle sentit combien elle se tenait de manière rigide, comme si elle était blessée; les mains de Lydia, raides de bagues, étaient froides et inertes. Christine pensa

qu'il lui reviendrait désormais de prendre soin d'elle, de ne pas la décevoir.

— Je ne peux pas croire qu'on t'ait laissée ici toute seule!

— J'ai voulu rester seule. J'ai renvoyé tout le monde. De toute façon, je ne supporte pas Jane Ogden. Ça se voyait qu'elle avait hâte d'aller raconter l'histoire à tout le monde, en se plaçant au centre du récit, naturellement. J'ai dit que je ne voulais voir qu'Alex et toi. Où est Alex?

— Il est à la maison, il te prépare un lit.

Christine avait pleuré dans le taxi; elle avait été déterminée à ne pas pleurer en présence de Lydia, au cas où on aurait pu croire qu'elle tentait d'usurper le chagrin de son amie, qui était prioritaire. Mais à présent cela la reprit, elle s'essuya le visage à l'aide d'un mouchoir humide qu'elle avait coincé dans sa manche, sachant combien elle avait l'air moche et stupide devant tous ces inconnus qui la regardaient — le visage rougi, la bouche ouverte remuant désespérément, les commissures tirées vers le bas comme un bébé.

— Je n'arrive pas à y croire. Ce n'est pas vrai. Tu es sûre?

— Évidemment que c'est vrai. Ce qu'il y a de plus merdique est toujours vrai.

— Lyd, où est Zachary? Est-ce que tu l'as vu? Était-il encore vivant quand tu es arrivée?

— Non, et je ne veux pas le voir. Ce n'est pas lui, n'est-ce pas? Alors à quoi bon?

Elle déclara cela d'une voix plutôt forte et les gens se tournèrent pour la fixer. Christine la rassura, elle n'avait pas à faire quoi que ce soit si elle ne le

voulait pas. Elle savait que Lydia avait peur du corps de Zachary, qu'elle se dérobaît devant cette idée avec un dégoût animal. Et c'était terrible de l'imaginer allongé quelque part, tout seul, dans ce bâtiment sinistre et impersonnel, illuminé dans la nuit tel un navire en mer. Christine avait peur elle aussi du corps de Zachary. Cette seule pensée la rendait malade de terreur. Pourtant, à la place de Lydia, elle aurait probablement choisi de le voir, pour donner forme à sa peur – ou tout du moins, elle aurait bien plus craint de regretter par la suite de ne pas l'avoir fait. C'était entre autres ce qui les différençiait : Lydia agissait avec superstition et suivait son instinct alors que Christine s'efforçait de composer avec.

— Sortons de cet endroit, dit Lydia.

— Tu n'as pas besoin de signer de papiers ?

Elle avait signé des documents. Il ne devait pas y avoir d'autopsie, déclara-t-elle.

— Est-ce que Grace est au courant ? Où est-elle ?

À la mention de sa fille, Lydia paniqua.

— J'ai essayé de l'appeler mais elle ne répond pas. Elle est quelque part à Glasgow, je suppose, à faire ce que les étudiants font. Évidemment, elle va m'en vouloir, tu sais combien elle adore son père. Tout est toujours de ma faute.

Elle considéra Christine avec défi, afin de voir si son égoïsme la choquait. Et Christine était choquée : elle était certaine qu'en de telles circonstances, sa première pensée aurait été pour Isobel, la protéger, redoutant davantage la perte de sa fille que la sienne. Mais les relations avaient été tendues récemment entre Lydia et Grace ; et Lydia s'était toujours plainte, en plaisantant à moitié, qu'elle était mise à

l'écart parce que son époux et sa fille étaient en parfaite adéquation. Elle ne pouvait réinventer sa personne ou ses relations en un instant de changement.

— J'ai pensé que tu pourrais peut-être lui annoncer, dit Lydia. Tu sais mieux faire ce genre de choses.

Christine était sur le point de protester, *mais tu es sa mère*, quand elle se retint. Qui sait : si quelque chose était arrivé à Alex, elle se serait peut-être comportée tout aussi égoïstement – envers Sandy, par exemple, le fils issu du premier mariage d'Alex, son beau-fils qu'elle s'efforçait d'aimer. Tout est provisoire, se reprit-elle. Dans les heures qui suivront, nos perceptions ne vont cesser de changer et d'évoluer en accéléré, au fur et à mesure que nous nous adapterons à cette nouvelle forme déchirée de nos existences. À tout moment, notre devoir est de veiller sur ceux qui ont été frappés, sur Lydia et sur Grace, et de ne rien dire qui puisse les blesser. Puis elle pensa, mais je suis frappée, moi aussi. Nous sommes tous frappés, Alex et Isobel et moi, même Sandy – et tous les gens de la galerie. Sans Zachary, notre vie est livrée au désordre. De tous, il est bien celui que nous ne pouvions nous permettre de perdre.

À l'arrière du taxi, les femmes se parlèrent à peine. Elles ne voulaient pas que le chauffeur comprenne ce qui s'était passé : la nouvelle n'était pas encore prête à s'aventurer dans le monde, elle était encore en elles, aussi dure qu'une pierre. Prenant la main de Christine dans le noir, Lydia la pressa dans sa veste de velours contre son ventre, se pliant dessus, écrasant les doigts de Christine contre la boucle en métal de

sa large ceinture ; Christine sentit le parfum musqué aux notes boisées que son amie portait toujours.

— Tu as mal ? murmura-t-elle.

Lydia acquiesça sans la lâcher. Elles étaient vaguement conscientes de l'appréhension du chauffeur qui, pensant que Lydia était ivre, redoutait qu'elle vomisse.

Les fenêtres de la maison étaient éclairées, et Alex se tenait derrière, il attendait leur arrivée. Quand elles atteignirent l'étage, il avait ouvert la porte d'entrée de l'appartement. Et il ouvrit ses bras à Lydia qui s'y laissa tomber.

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai, pleura-t-il.

Debout, il lui caressa un long moment les cheveux, de la même manière concentrée qu'il caressait les cheveux d'Isobel quand elle était enfant, et il tendit son autre main à Christine.

— Mais c'est vrai, répondit Lydia, impassible, en finissant par s'écarter de lui.

Puis elle chercha son rouge à lèvres et vérifia l'état de ses yeux dans son miroir de poche.

— Suis-je grotesque ? Je dois fichier la trouille.

Elle agita un billet de vingt livres.

— Voilà de quoi j'ai besoin, Alex chéri. Va m'acheter un paquet de Benson.

Il protesta.

— Lydia, ce n'est pas de cigarettes dont tu as besoin. Tu ne veux pas en redevenir esclave, après toutes ces années.

— Comment peux-tu savoir ce dont j'ai besoin, toi, le fameux puritain ? De toute façon, Jane Ogden

m'a donné les siennes, je viens de m'en souvenir. Elles sont quelque part là-dedans.

— On a besoin d'un verre, décréta Christine.

Ils sortirent une bouteille de vodka du réfrigérateur et s'en servirent un verre ; d'une voix cassée, Alex porta un toast à leur cher ami. Qu'ils aimaient tant, dit-il, mais il ne put aller plus loin.

— La ferme, Alex, dit Christine en tremblant. On dirait un proviseur.

Il ne pouvait pas s'asseoir, il n'y arrivait pas, comme s'il brûlait de l'intérieur, que cela l'obligeait à rester debout. Lydia alluma une cigarette de ses mains tremblotantes. Elle se plaignit que la vodka avait le goût du poison. Ils n'avaient pas de vin rouge ? Alex lui dénicha du vin, en versa un verre généreux. Quand elle voulut de nouveau appeler Grace, déclarant qu'elle souhaitait que Christine lui parle, il fut horrifié. Il insista qu'ils ne pouvaient pas lui annoncer la mort de son père comme ça, sur un téléphone portable.

Lydia se soumit d'un air désolé.

— Tu as raison, bien sûr.

Il se rendrait à Glasgow pour trouver Grace et lui annoncerait lui-même. N'était-il pas son parrain ? Son parrain informel, ça n'avait rien de religieux. S'il partait tout de suite, il arriverait là-bas au petit matin.

— Zach a dû marquer son adresse quelque part, dit Lydia. Je ne sais pas où. C'est toujours lui qui sait.

Alex appela Hannah, l'administratrice de la galerie, qui avait accompagné Zachary à l'hôpital en ambulance. Elle lui assura qu'elle allait passer à Garret's Lane, l'adresse devait se trouver quelque part dans le bureau de Zachary ou sur son téléphone,

elle enverrait un SMS à Alex d'ici une demi-heure. La voix d'Hannah était enrouée de pleurs. Alex lui demanda de contacter toute personne qui pourrait savoir et de les prier de garder la nouvelle sous couvert jusqu'à ce qu'il trouve Grace pour la lui annoncer.

— Imagine qu'elle l'apprenne sur Facebook.

— *Garder sous couvert*, murmura Christine. Je n'arrive pas à croire qu'il ait vraiment dit ça.

Il allait et venait énergiquement entre les lampes, en se livrant à ses préparatifs; les femmes, hébétées et effondrées, lui étaient vraiment reconnaissantes. Il était brave et compétent, il savait quoi faire. Il demanda à Christine de téléphoner à l'école où il travaillait le lendemain matin pour justifier son absence. Avant de partir, il embrassa les deux femmes, touchant leur visage du bout des doigts à sa manière intime. Mais elles savaient également qu'il avait un réel besoin de mouvement, qu'il ne pouvait supporter de rester là, dans l'appartement avec elles, pendant qu'elles rumaient leur chagrin, qu'elles le faisaient fermenter.

Alex avait de fait été proviseur – dans une école primaire locale où les enfants parlaient trente-deux langues entre eux et où quarante-huit pour cent des élèves bénéficiaient de la cantine gratuite. Quand il avait décroché le poste de proviseur, il lui était apparu comme la destination inévitable de sa carrière d'enseignant inspirant et progressiste, adoré par les enfants. Mais en fait, cela l'avait rendu malheureux et, au bout de trois ans, il était redevenu l'instituteur d'une classe d'élèves de neuf ans, et ne l'avait jamais regretté. Derrière son apparence courtoise et attirante, Alex n'était pas vraiment un homme public

Chaleureux remerciements aux chers Dan Franklin et Jennifer Barth, Caroline Dawnay et Joy Harris. Et merci aux collègues et amis de Bath Spa University, dont le soutien aux écrivains est si généreux.



Occasions tardives

Tessa Hadley

Cette édition électronique du livre
Occasions Tardives de Tessa Hadley
a été réalisée le 17 juin 2019
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267031683
ISBN PDF : 9782267031706
Numéro d'édition : 2446